

LOTHAR  
TROLLE

LES 81 MINUTES  
DE MADEMOISELLE A.

*suivi de*

BERLIN FIN DU MONDE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION  
DU THÉÂTRE DU POINT DU JOUR

*éditions*

---

**THEATRALES**

*Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la*



*La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.*

Pour les droits de représentation des présentes traductions :  
L'Arche Editeur, 86 rue Bonaparte, 75006 Paris. Tél : 01 43 26 60 72.

*Les 81 minutes de Mademoiselle A.* © 1995, Henschel Schauspiel, Berlin  
*Berlin fin du monde* © 1997, Henschel Schauspiel, Berlin

© 1997, éditions THEÂTRALES, pour l'édition française  
4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISSN : 1275-4498  
ISBN : 2-84260-014-2

# LES 81 MINUTES DE MADEMOISELLE A.

Traduction  
Michel Bataillon

*« Le théâtre ne survivra que s'il demeure nécessaire, rien qu'à cause de la langue. Comme, dans la société, on ne dialogue plus, la langue se développe comme pur produit de haute technologie porté par les médias. Le résultat, c'est le mutisme. Ma pièce est aussi une proposition pour ne pas se laisser prendre la langue. J'utilise des histoires comme celle du déluge pour réapprendre à dialoguer et à rêver. »*

Lothar Trolle

Création au Festival de l'Automne styrien à Graz, le 7 octobre 1995, dans une mise en scène de Wolfram Apprich.

Création en Allemagne au Théâtre d'Etat du Mecklenbourg à Schwerin, le 30 novembre 1996, dans une mise en scène de Martin Meltke.

La présente traduction a été créée le 11 juillet 1997 à la Salle Benoît XII-Festival d'Avignon, dans une mise en scène de Michel Raskine, avec Sophie Barboyon, Ana Benito, Christine Brotons, Marief Guittier, Isabelle Randrianatoavina, Frédérique Ruchaud, Sylviane Simonet, avec la collaboration d'Antoine Dervaux (décors), Josy Lopez (costumes), Thierry Gouin et Frédéric Gourdin (lumières), Laurent Doizelet (son), Gwenaël Morin (assistant).

LA SCÈNE des 81 minutes de Mademoiselle A. (et de toutes les autres demoiselles dont on parlera au cours de l'action) est un local dont l'aménagement (une table, autour de la table des chaises, contre un mur une rangée d'armoires métalliques, dans le coin à droite à côté de la porte un lavabo surmonté d'un miroir et, encastré dans le mur entre le plafond et le haut de la porte, un haut-parleur dont le volume peut être réglé à l'aide d'un bouton placé près de la porte) permet de conclure qu'il s'agit du vestiaire/foyer du personnel d'un (comme l'indiquent la musique, les annonces publicitaires, les messages par haut-parleur que la direction adresse à intervalles irréguliers au personnel : MADEMOISELLE A., S'IL VOUS PLAÎT, EN CAISSE NUMÉRO 5, ... MADEMOISELLE B., AU DÉPÔT DES CARTONS, ... MADEMOISELLE C., S'IL VOUS PLAÎT...) supermarché. On peut donc en déduire que Mademoiselle A. est l'un de ces anges en blouse verte/bleue/rouge qui, tôt le matin, juste avant 8 heures, portant sous le bras leur tiroir-caisse (qui contient de quoi rendre la monnaie), gagnent la caisse à laquelle on les affecte, n'ont jamais besoin de plus de deux minutes pour tous les préparatifs (mettre en marche le tapis roulant de la caisse, insérer dans son logement le rouleau de la caisse, vérifier le bon fonctionnement du tiroir-caisse/du lecteur optique de la caisse, etc.) et sont fin prêts lorsqu'à 8 heures tapantes le magasin ouvre ses portes et que l'instant d'après le premier client/la première cliente avec son chariot {Heïa, criait (dans le rêve que fit un jour la vendeuse) la sorcière en frappant de son fouet l'homme au chariot chargé d'achats qu'elle pourchassait la nuit par-dessus des toits de la ville}, se présente à la caisse : commence alors ce qui, pour Mademoiselle A., comme pour les autres anges, pendant toute cette nouvelle journée (interrompue seulement par la pause de midi, et par les autres pauses, et par les longs intermezzi pendant lesquels elle devra aider sa collègue au réassortiment des gondoles/prêter la main au rayon boucherie/assurer l'évacuation des verres consignés, etc.)

occupera leur temps : dans le recoin derrière la caisse, sur sa chaise tournante, elle attend que le client/la cliente dépose ce qu'il/elle a dans son chariot sur le tapis roulant, en amont du lecteur optique, pour que ce tapis conduise à portée de sa main gauche/droite les objets déposés, qu'elle puisse saisir les articles et les présenter un à un devant le lecteur optique qui en déchiffre le code. Pour finir, elle appuie sur la touche fin de transaction du lecteur optique, elle attend qu'il ait imprimé le montant à payer, retire le ticket de caisse, indique le prix au client/à la cliente, prend l'argent du client/de la cliente, ouvre le tiroir-caisse, répartit l'argent dans les différents compartiments de la caisse, sort de la caisse la monnaie à rendre, compte l'argent devant le client/la cliente et sur ce, en appuyant sur le jeu de touches prévues à cet effet, elle ouvre le lecteur optique pour le prochain encaissement, etc. La scène décrite plus haut (ne pas oublier ce qui reste des journaux/des magazines qui jonchent, épars, le sol du local, et la radio sur l'armoire d'où l'on sort au besoin tasses/assiettes/verres) est ainsi le lieu où l'on peut supposer que Mademoiselle A. (et naturellement les autres demoiselles aussi) pendant leur journée de huit heures et demie sont au plus près du ciel. C'est déjà chose étonnante que ce décor un peu minable soit utilisé par les demoiselles A. jusqu'à... du supermarché pour de surprenants numéros/monologues/dialogues. Et il n'y a pas que Mademoiselle..., qui juste après 8 heures (c'est-à-dire peu après que mesdemoiselles A., B., C., etc., soient, pour la seule fois de la journée, entrées toutes ensemble, lorsque tôt le matin peu avant 8 heures, devant la porte ouverte de leur armoire métallique, elles se sont changées et ont échangé quelques paroles innocentes), (Ô dramaturgie des dialogues où l'on ne se dit que ce l'on s'est déjà dit la veille\* : « À QUI C'EST, C'TE CHAT ? » — « L'EST À NOUS AUTRES. » — « V'Z'AVEZ UN CHAT ? » — « N'Z'AVONS UN CHAT, VOUI VOUI. » — « J'SAIS PAS, MOI, J'EN VOUDRAIS PAS, D'CHAT. » — « SAVEZ-VOUS, NOUS AUTRES, C'EST JUSTE RAPPORT AUX RATS. » — « V'Z'AVEZ DES RATS ? » — « PAS L'IMPRESSION. N'AVONS PAS D'RATS. » — « J'PENSAIS, V'Z'AVEZ DES

---

\* Ici, l'auteur tente et réussit la transcription typographique de ce parler si singulier qui permet d'identifier à coup sûr un natif de Leipzig. (n.d.t.)

RATS. » — « PENSEZ DONC! NOUS AUTRES, AVEC C' TE CHAT, P'US D'RATS. » — « BEN ALORS, SI Y'A P'US D'RATS, Y'A P'US B'SOIN D'CHAT! » — « ON N'A PAS D'ENFANT, NOUS AUTRES, ALORS, C' TE CHAT, SI ON SE L'GARDE, C'EST PAR PIÉTÉ! » // « ALORS, COMMENT ÇA VA, SI J'OSE DIRE? » — « J'VOUS R'MERCIE, ÇA VA. » — « ALORS MAINTENANT, ÇA VA? » // « VOUS HABITEZ BIEN DANS LA MONTÉE, HEIN? » — « POURQUOI ÇA? » — « POUR RIEN. » — « OUI, ON HABITE DANS LA MONTÉE. POURQUOI ÇA? » — « ET OÙ VOUS HABITEZ, DANS LA MONTÉE? » — « AU QUARANTE. » — « VOUS HABITEZ AU QUARANTE? ALORS VOUS D'VEZ ÊTRE AU COURANT. C'EST BIEN L'COIN OÙ HABITENT LES DUVOLET, S'PAS? C'EST BIEN L'COIN? » — « OUI. POURQUOI ÇA? » — « ÉCOUTEZ! C'EST QU'IL FAIT PEINE, HEIN, LE PAUVRE HOMME! » — « POURQUOI ÇA? QU'EST-CE QUI S'PASSE? » — « BEN, LES JALOUSIES! LES JALOUSIES SONT TIRÉES. » — « QUOI? » — « BEN OUI. C'EST ÇA LES EXTRAVAGANCES DES MÉNAGES MODERNES. LE FILS ÉTAIT À LA BANQUE, S'PAS, ET ILS SE SONT JAMAIS VRAIMENT BIEN ENTENDUS, C'ÉTAIT UN D'CES MÉNAGES MODERNES, ET ALORS ELLE A FAIT SA VALISE, ET ELLE EST PARTIE, DANS LA NUIT ET LE BROUILLARD, AVEC UN JEUNE. » — « QUI ÇA? » — « BEN, LA DUVOLET, J'DIS ÇA J'DIS RIEN. VOUS LE SAVEZ PAS ENCORE? ELLE LUI A VIDÉ L'APPARTEMENT. JUSTE UN ESCABEAU FOUTU, QU'ILS LUI ONT LAISSÉ. » — « LA DUVOLET? » — « QUAND J'VOUS L'DIS! ELLE LUI A FILÉ ENTRE LES PATTES, À SON MARI. TOUT L'APPARTEMENT, ELLE LUI A VIDÉ. » — « LA DUVOLET? QUOI? ELLE? J'VIENS D'LUI PARLER, Y'A PAS CINQ MINUTES, ELLE VIENT DE M'EMPRUNTER MON MOULE À GÂTEAU. » — « LA DUVOLET? » — « ÉVIDEMMENT. L'EST PAS PARTIE. POURQUOI QU'ELLE VOUDRAIT S'TIRER? LES DUVOLET, C'EST UN SEUL CŒUR ET UNE SEULE ÂME. » — « BEN ALORS, POURQUOI I'Z'ONT TIRÉ LES JALOUSIES? » — « PARCE QU'ILS ONT LAVÉ LES RIDEAUX. » — « VOYEZ MOI ÇA, ET MOI QUI AI TOUT DE SUITE PENSÉ À QUELQUE CHOSE DE LOUCHE. ») (Ô comme elles sont variées toutes ces fatigues, jusqu'à ce que là-haut, dans le haut-parleur, la musique cesse et que la voix, que l'on entendra encore à de nombreuses reprises pendant cette journée, se manifeste une première fois, souhaite le bonjour à ces demoiselles et les prie de gagner la zone des caisses), pénètre dans le local, ouvre son armoire, prend un mouchoir dans son gilet et file aussi vite qu'elle est arrivée. Il y a là aussi Mademoiselle... qui a pris sa pause de midi en même temps que trois autres demoiselles, (c'est-à-dire

# BERLIN, FIN DU MONDE

Traduction  
Jean-Louis Besson  
et Jean Jourdheuil



1

*Berlin printemps 1945. Maisons. Cadavres. Ruines.*

*Bruit de bataille.*

*Peter et Hans, deux membres des jeunesses hitlériennes, entrent, tirent chacun un revolver de leur poche et les portent à leurs tempes.*

HANS.— Tu as peur? Moi pas! Allez, compte avec moi, un... deux... trois.

*A trois Hans appuie sur la gâchette, il tombe mort.*

PETER.— *(tient toujours le canon contre sa tempe)* Tire! Tire! Tire! Est-ce donc si difficile de plier l'index. Tire! *(il laisse retomber le revolver)* Je veux bien mourir, aujourd'hui-même, s'il le faut. Mais auparavant je veux me gaver à en crever. Je veux goûter au moins une fois à ce qu'on appelle la plénitude de la vie. J'ai seize ans et je ne veux pas croire que ce que j'ai derrière moi, c'était toute ma vie. Cet abrutissement! Cet ennui! Ce désert! Ce « chaque jour est pareil aux autres »! Ca, ma vie! Je veux plus, plus! Ils renoncent tous à ce qui fait plaisir. Mais moi je veux ce dont j'ai été privé jusqu'à aujourd'hui. A présent, plus personne pour me retenir! Je veux au moins une fois me trouver là où le bruit est le plus intense. Le destin m'appelle, pourquoi ne pas le suivre!

*Il se précipite avec son revolver dans la bataille.*

2

*Berlin Unter den Linden. Au fond, l'opéra détruit.*

*Deux soldats.*

PREMIER SOLDAT.– Salaud, tu veux désertier juste avant la fin!

DEUXIÈME SOLDAT.– Salaud, tu veux me dénoncer juste avant la fin!

PREMIER SOLDAT.– Et tu prétends être un Allemand!

DEUXIÈME SOLDAT.– Et tu prétends être un Allemand!

PREMIER SOLDAT.– Crève!

DEUXIÈME SOLDAT.– Crève!

*Ils s'entre-tuent.*

3

a)

*Berlin nord-est, immeubles bon marché à usage locatif. Une femme entre avec sa fille.*

FEMME.– Allez, avance! Allez, si papa nous attrape, tout est foutu!

*Elles disparaissent au coin d'une rue. Entre un squelette.*

SQUELETTE.– Ne partez pas! Attendez! Depuis quand prenez-vous la fuite devant votre père! Oh je le sais bien, vous vous êtes cachées quelque part par là. Ne me laissez donc pas comme ça tout seul dans le froid! Bon dieu je gèle. Nu et blanc comme une baguette d'osier pelée, je tremble de froid dans le vent du nord. Aidez-moi! Et je vous promets d'oublier sur-le-champ ce que vous m'avez fait cette nuit,

j'oublierai que dans mon propre lit, dans ma propre chambre à coucher, vivant, vous m'avez dévoré tout cru. Je vis! Je vis! C'est l'essentiel! Et en tant que père, n'ai-je pas le devoir de veiller à ce que ma famille ait de quoi manger. J'espère que j'étais bon et que vous êtes rassasiées. Attendez, quand tout ça sera passé, papa redeviendra gros et gras et sera de nouveau tout entier le bon vieux d'autrefois. Mais vous êtes sourdes! Répondez! Oh! S'il vous plaît, ne me laissez pas tout seul, plus jamais, papa sera bien sage, je vous le promets!

*Il sort.*

b)

*Berlin nord-est, ruines et immeubles bon marché à usage locatif. Coups de feu à proximité.*

*Dans un coin, à l'abri, Mme Krause, Mme Meier et M. Schulze sont assis sur des valises.*

M. SCHULZE.— Quoiqu'il arrive, personne ne m'ôtera de l'idée que maintenant ça ne va plus durer bien longtemps, on va l'avoir, la victoire finale. Mais combien de temps devons-nous encore rester là, assis! J'ai faim! J'ai soif! Je veux rentrer chez moi. A propos, Mme Krause, vous la connaissez celle-là? Savez-vous pourquoi on va bientôt manger de l'andouille?

MME KRAUSE.— Non. Pourquoi?

*M. Schulze lui murmure quelque chose à l'oreille.*

*Mme Krause a un bref éclat de rire qu'elle réprime aussitôt.*

M. SCHULZE.— Mais voyons, Mme Krause, pourquoi vous taisez-vous comme ça brusquement? Vous êtes malade? J'ai seulement raconté une blague complètement idiote pour réchauffer un peu l'atmosphère. Ha ha ha! Mme Krause, vous n'allez tout de même pas me dénoncer maintenant! Mais voyons, Mme Krause, vous savez bien dans quel esprit j'ai dit ça. Mme Krause!

*M. Schulze se sauve en courant. Il est balayé par une salve et il meurt. Mme Krause continue son tricot.*